

Daniel Cassini

Lacantor: l'infini turbulent

Dans « *Savoir et vérité* » Lacan évoquera le drame subjectif du savant allant parfois jusqu'à la folie, le drame de Cantor notamment. « *Ce drame, continue Lacan, a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Œdipe.* »

Dans ses travaux, Cantor va rencontrer et faire advenir un savoir nouveau, inédit, qui n'était pas déjà là et qu'aucune autorité, aucun auteur ne garantissait. Durant une période, Cantor a dû et pu affronter la vérité d'un réel, à ce titre Cantor a mis en crise le savoir de son temps en introduisant avec les transfinis une mutation sans précédent. Ce franchissement du savoir qu'accomplit Cantor va cependant le confronter au vide, à l'incomplétude de l'Autre. Cette confrontation dramatique va se combiner au manque de soutien de ses pairs, à l'exigence déçue d'un appui symbolique et à la défaillance de la suppléance que lui fournissait le travail de la lettre mathématique, réel nouant l'imaginaire et le symbolique avant de céder. Cantor se heurta en effet dans ses recherches à ce qu'on appelle l'indécidabilité de l'hypothèse du continu, liée à des considérations touchant la topologie de la droite réelle, aux points répartis sur la droite et aux nombres réels, ainsi qu'au problème de paradoxes inhérents à la théorie des ensembles. Face à ces difficultés irrésolues, le projet de Cantor visant à produire une complétude de l'Autre des nombres trouva par là son impossible ; la structure symbolique est trouée, non totalisante, inconsistante.



Souvent, comme une noble semence, le cœur des mortels reste endormi dans son inerte enveloppe, jusqu'à ce que le temps soit venu. »

Ainsi prophétise dans *Hypérion*, Hölderlin, avant de s'inscrire jusqu'à sa mort en 1843 et durant 37 ans dans le temps sans limites de la psychose, la durée nullepartout de la folie. Depuis la petite chambre du menuisier Zimmer à Tübingen, au-dessus du Neckar, Hölderlin rédigea et signa, avec humilité, comme il l'écrivit lui-même, sous le nom de Scardanelli, des poèmes datés du 9 mars 1840, du 3 mars 1848 ou du 24 mai 1848.

Hölderlin, qui dans des pages ne devant rien à la folie cette fois mais à son génie poétique aura bien avant son effondrement évoqué, « le point de vue infini à partir duquel « la triple nature du je poétique » peut se déployer et se manifester la transition d'un infini déterminé à un infini plus général ».

Plus près de nous, je me souviens de la première fois où j'ai eu l'honneur – et le trac ! – de participer à un séminaire de psychanalyse. J'intervenais alors, comme je l'avais précisé, au titre de « simple analysant », ce que je suis demeuré en quelque sorte, mais sur un

autre bord : « Je me souviens, déclare John Cage dans un entretien accordé à la revue *Tel Quel*, d'un moine zen qui était illuminé qui disait : maintenant que je suis illuminé, je suis aussi misérable qu'avant ». Je ne pense pas que Stoïan Stoïanoff démentira ce propos.

C'était là, dans ce séminaire, une façon comme une autre de m'autoriser à faire la passe, mon analyste m'ayant laissé prendre le risque de ma parole et de mon désir – désencombrés.

Parmi les thèmes abordés portant, tant sur le déroulement d'une analyse que sur sa fin — j'en étais là —, j'avais déclaré avec le plus grand sérieux vouloir répondre à une interrogation cruciale que posent et se posent la plupart des analysants en début d'analyse : combien de temps dure une psychanalyse ? combien de temps ça va durer ?

Pour apporter une contribution décisive à cette question difficile, je m'étais appuyé sur le sketch d'un comique français que les plus jeunes d'entre vous, dans cet auditoire, ne connaissent sans doute plus ou mal : Fernand Raynaud.

Celui-ci avait bâti son sketch à partir d'un document authentique, le « Manuel d'instruction militaire », dans lequel il était appris aux soldats nombre de points décisifs sur l'art de la guerre moderne et notamment : combien de temps met le fût d'un canon à refroidir ? Question cruciale s'il en est.

Tout au long de son sketch, Fernand Raynaud, avec le talent qui était le sien, faisait monter le suspense avant de révéler dans une chute qui faisait s'écrouler de rire l'assistance, et qui était exactement la réponse inscrite dans l'incontournable « Manuel d'instruction militaire » que le fût d'un canon, met, met, met... met *un certain temps* avant de refroidir.

Pareillement, et je soutiens la même remarquable position aujourd'hui encore, j'avais indiqué que le fût d'une analyse met lui aussi un certain temps avant de refroidir... une psychanalyse dure un certain temps, le temps qu'il faudra – c'est sans doute là l'une des choses les plus pertinentes qui aura jamais été dite à ce sujet.

Je me souviens aussi, quelques années plus tard, d'une personne venue me consulter dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler les entretiens préliminaires. Cette personne, un homme, vendeur d'automobiles, envisageait de commencer une analyse, mais deux exigences étaient associées à cette demande. Cet aspirant analysant, et cela pouvait certes se concevoir de la part de quelqu'un ignorant tout de l'analyse, voulait absolument savoir combien de temps allait durer son analyse et quelles garanties j'étais en mesure de lui apporter comme quoi celle-ci lui serait profitable et à terme couronnée de succès.

Face à cette demande et après un temps de réflexion, je lui avais répondu qu'eu égard aux conditions sans appel qu'il formulait pour amorcer la tâche analysante, je ne pouvais que lui conseiller d'aller chez Darty où il serait assuré d'être livré dans les meilleurs délais et avec toutes les garanties nécessaires. Cette personne n'étant pas revenue pour un deuxième entretien, j'en avais conclu qu'elle avait suivi mon conseil et commencé une analyse avec Darty, entre un frigidaire et un lave — vaisselle. D'une clinique du sujet à une clinique de l'objet – ménager, en somme !

Il n'y a pas en analyse de garantie de la vérité, le pacte de parole n'est garant de rien, aussi loin, aussi poussé que soit mené le travail analytique, il y aura toujours de la vérité à trouver à l'infini ; avec le

refoulement originaire la vérité ne sera jamais toute, jamais totalité. Dans le meilleur des cas, il y aura l'invention d'un savoir nouveau sur le réel – mais rien ne répondra de façon totalisante à la question du désir.

L'inconscient est structuré comme un langage. Celui-ci s'inscrit dans la diachronie, c'est — à — dire dans la linéarité de la chaîne signifiante. Ce qui procède du langage procède du temps, se déroule dans le temps, les règles de la syntaxe et de la grammaire autorisent la concaténation des signifiants.

L'inconscient, lui, s'inscrit dans la synchronie, synchronie du savoir inconscient hors temporalité d'où l'indestructibilité du désir. Le savoir de l'inconscient peut évidemment et heureusement se manifester dans la chaîne signifiante lors de l'interprétation d'un rêve, ou dans le cadre de l'association libre et de ces fourberies parfois drôles, parfois pas drôles du tout, que sont les formations de l'inconscient, mais sa structure même n'est pas linéaire.

Soutenir que l'analyse dure un certain temps, ce qui paraît une banalité de base pour ne pas dire une débilité digne de la 7^e compagnie et de ses bidasses pas fût — fût pour un sou, permet par exemple d'éviter le forçage temporel, annulation du temps de comprendre au profit du moment de conclure, que fait Freud en mettant un terme à l'analyse de l'Homme aux Loups, en fixant une date pour cette fin. La guérison, du ou des symptômes, peut s'avérer trompeuse et peut, comme ce fut le cas pour Wolfman, cacher une résistance de transfert qui va entraîner un transfert interminable, le transfert étant lié au maniement du temps et l'issue de la névrose à l'issue donnée au transfert. Les symptômes se déploient et échangent une jouissance pour une autre, le sujet Pankejeff demeure pour toujours dans l'aliénation de sa vérité en dépit de ce que Freud écrit « Le patient avait livré tout ce qu'il pouvait savoir, avec une lucidité qu'on obtient généralement que sous hypnose ». Pareillement, Freud fixe d'autorité une fin à l'analyse d'Abraham Gardiner. A d'autres de ses analysants également.

Sur un autre versant, l'analyse qui dure « un certain temps » permet d'éviter l'engluement dans une analyse infinie dans laquelle le temps, lui — même, devient un symptôme, notamment dans les cures au très long cours des obsessionnels. « Je meurs près de ma mère et j'ai fait mon devoir », chante Brassens sur un poème de Jean Richepin : « Les oiseaux de passage. »

Le « un certain temps de l'analyse » ne se confond pas avec un temps infini — infini pouvant évoquer une perspective idéale de normalité psychique absolue.

L'analyse connaît bien plutôt une fin logique : ponctuation, scansion, perlaboration, marquent le déroulement d'une analyse, mais cette fin qui porte sur la cause du désir s'articule avec la question de l'interprétation et du fantasme dont la construction est nécessaire. Une mutation change le sujet dans ce qui est son rapport à la jouissance que l'on peut appeler son fantasme fondamental comme mode de défense contre la pulsion dont le sujet n'est plus dupe.

Chacun a une petite idée de l'interprétation, entre énigme et citation, qui ne dévoile jamais aucune complétude au sujet mais sa division et qui défait un instant l'aliénation moïque.

D'un point de vue topologique la bande de Moebius subvertit l'opposition signifiant — signifié inscrite sur les deux faces d'une feuille, puisque l'envers et l'endroit se continuent l'un dans l'autre.

C'est le tour temporel, le tour en plus qu'il faut faire à l'envers pour revenir au point de départ à l'endroit ; ainsi le signifiant et le signifié s'opposent, mais la différence est fondée sur un facteur temporel. L'interprétation à ce titre opère une coupure dans le temps en ce qui sépare toujours une face de Moebius de l'autre c'est du temps, l'interprétation en faisant coupure court-circuite le temps et fait surgir le désir de l'analysant dissimulé dans son propre dire. L'acte analytique se situe dans le langage et trouve son efficacité dans le cadre de l'équivoque signifiante où une seule profération de signifiant peut rendre sensible deux tours, deux fois l'opposition signifiant – signifié et produire un décollement du signifiant par rapport au signifié, un seul terme prenant plusieurs sens.

On peut de la sorte opposer la durée à l'instant de l'interprétation et se rappeler la formule de Freud : « le lion ne bondit qu'une fois » ou cette phrase de Heidegger qui semble avoir été pensée pour cerner au plus près l'interprétation : « Les paroles essentielles sont des actions qui se produisent en ces instants décisifs où l'éclair d'une illumination splendide traverse la totalité d'un monde. »

L'analyste, selon Freud, énonce avec un temps d'avance sur son analysant, c'est le temps que l'analysant ne rattrapera jamais sur la coupure de l'interprétation, constituée par le propre dire du patient, car, sans elle, il restera toujours à distance de la cause d'un désir qui lui échappe.

Pour Freud, l'analyse est terminée lorsque deux conditions sont à peu près remplies, la première que le patient ne souffre plus de ses symptômes et ait surmonté ses angoisses comme ses inhibitions. Mais, note Freud par ailleurs, l'effort thérapeutique n'est en rien garanti, l'issue dépend de l'intensité du sentiment de culpabilité à laquelle la thérapie ne peut opposer aucune force contraire de la même grandeur.

Freud tend à identifier la fin de la cure avec la restitution de l'énigme du symptôme qui se dissout par l'analyse du nœud de signifiants, mais il y a un reste entre guérison et conclusion, le symptôme s'articule certes à un élément signifiant mais aussi, en raison de la « puissance infirme du langage », comme l'exprime magnifiquement Yves Bonnefoy, à un élément hors signifiant que l'interprétation n'entame pas.

C'est la voie du fantasme et de sa construction que le sujet à la possibilité de rencontrer, le roc de la structure, le trou fondamental, l'objet a comme objet de la pulsion et support de son être sexué auquel il s'identifie.

Vous le savez, le refus de la féminité concerne ce qui demeure le reste le plus résistant à la fin de l'analyse, le roc de la castration est la protection ultime du sujet contre le savoir de la castration, le névrosé, homme ou femme, se caractérise par un refus de la castration, protestation virile ou envie du pénis. À cette impasse Lacan répondra par une passe possible évoquée précédemment : construction du fantasme, savoir y faire avec son symptôme que le sujet est en mesure, d'utiliser, de manœuvrer au lieu de l'inverse. Pour Lacan, l'issue de l'analyse se manifeste à travers la chute du sujet supposé savoir qu'incarne l'analyste et la réduction de ce sujet supposé savoir à l'avènement de l'objet a comme cause de sa division de sujet qui vient à sa place.

Freud s'est interrogé sur la fin de l'analyse bien avant son texte testament de 1937, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ».

A ce titre, et après cette longue introduction, il m'a paru intéres-

sant de se pencher rapidement sur la question de l'infini à travers l'expérience singulière et douloureuse du mathématicien allemand d'origine russe Georg Cantor et d'envisager ses rapports à l'inconscient.

D'emblée, concernant Georg Cantor, Cantor voulant dire poète, chanteur, en latin, né en 1845 et mort en 1918, il convient d'évoquer et de saluer le courage, l'extrême liberté créatrice ainsi que le geste souverain, hérétique, du mathématicien qui va faire advenir le premier nombre transfini qui permet de dépasser le dénombrable.

Cette liberté, Cantor la paiera au prix fort, celui de la psychose, nous y reviendrons. Dès le début de son aventure mathématique, Cantor va lutter contre ce qu'il appelle l'horreur de l'infini comme suture et colmatage, *horror infiniti* qu'il décèle chez les grands mathématiciens névrosés de son temps – cette précision a son importance dès lors que Cantor mettra en procès les mathématiques.

Horreur de l'infini, résistance – répugnance à l'infini peuvent être analysées en terme d'inhibition. Celle-ci affecte le rapport symbolique – imaginaire chez le parlêtre, elle est une résistance devant ce qui du réel fait trou dans la structuration symbolique des représentations et son effet est l'angoisse en tant que symptôme ; l'angoisse, toujours dans la logique borroméenne, affecte le rapport réel – imaginaire, le trou fait horreur, l'irreprésentable de l'infini qui excède les limites de l'espace des représentations... Pour le dire avec les mots d'Henri Michaux, il s'agit pour le sujet de ne pas « perdre ses excellentes localisations qui tenaient l'infini hors des remparts ».

Ce point de résistance – inhibition repéré par Cantor chez ses collègues face à l'infini et à son gouffre s'exprime d'ailleurs en terme de dénégation ; semblable dénégation, il est intéressant de le noter, touchant pareillement la réalité de l'inconscient freudien au moment de son surgissement sous l'autorité de Freud.

Ainsi le mathématicien Gauss écrivait-il : « Je proteste absolument contre l'utilisation d'une grandeur infinie considérée comme totalement énumérée, ce qui en mathématique n'est jamais permis. L'infini est seulement *une façon de parler* par laquelle on désigne la notion de limite ». Selon Pierre Janet maintenant et dixit : « L'inconscient c'est *une façon de parler* », à savoir pour Janet l'inconscient freudien ça n'existe pas vraiment, ça n'a aucune réalité, aucune actualité. En affirmant cela, Pierre Janet ne croyait pas si bien dire – les analystes et les analysants chaque jour en font la surprenante et mutative expérience. Freud désigne l'inconscient du terme « *terra incognita* », Cantor emploie la même expression pour désigner la théorie des ensembles.

Last but not least, il nous revient de rapporter les propos de l'ancien et prestigieux professeur de Cantor, Kronecker, accusant son ancien élève d'être, avec son infini en acte, je cite : « un corrupteur de la jeunesse ». Cette formule, portant sur une question mathématique, aussi ardue soit-elle, est proprement ahurissante, pour ne pas dire strictement délirante. Comme tout délire, il faut en rechercher le fond sexuel. Lorsqu'il s'applique à l'infini, ce délire s'articule à la question du temps et par là à la succession des générations humaines qui s'y inscrivent, se doivent d'y être à leur place et de participer à la reproduction des corps *finis* pour assurer la saine perpétuation de l'espèce. Kronecker, dans la lucidité de son délire, avait – il perçu confusément

qu'avec la découverte de Cantor, il pourrait y avoir une jeunesse insoumise à la succession des générations et à la naturalité de la mort comme loi mortifère de l'espèce.

Antonin Artaud ne soutenait-il pas que : « la mort est un pli auquel on a contraint la conscience ». De son côté, en écrivant que : « la mort que l'âme doit vaincre n'est pas tant l'unique mort qui met fin à la vie, que la mort que l'âme éprouve sans cesse durant qu'elle vit dans le temps », Saint Augustin ne posait-il pas la possibilité qu'il y en ait certains qui n'éprouvant ni peur ni inhibition s'affranchiraient par leur œuvre de cette crainte de la mort faisant preuve par là d'une exceptionnelle liberté ?

Mais en quoi au juste consiste la découverte, le geste de transgression de Cantor, son audace d'inventeur qui va démontrer qu'on ne peut dépasser et arriver à des totalités d'ordre supérieur qu'en limitant au préalable.

Jusqu'à Cantor et pour l'exposer le plus simplement possible, il n'y avait d'infini que potentiel, d'infini improprement dit, à savoir la suite indéfinie des nombres entiers naturels, suite indéterminée et indéterminable. Aussi loin que l'on aille, que l'on pousse l'infini potentiel dans des retranchements, il restait toujours quelque chose à ajouter dans la suite d'une énumération qui totalise des totalités finies et chaque unité nouvelle ajoutée ne pouvait être ajoutée que successivement.

Par principe donc, l'infini était un horizon inaccessible, c'était ce à quoi l'on pouvait toujours ajouter quelque chose, ce à quoi il manquera toujours quelque chose pour être achevé, l'infini potentiel étant par là même en perpétuel devenir, en puissance, l'exemple canonique étant celui de la suite des nombres entiers naturels : 1, 2, 3, 4, 5, ... n.

Pour Cantor, il s'est agi de se dégager de l'ordre du successif pour accéder à un ordre de simultanéité des unités successives. Pour arriver à une dimension infinie et poser la réalité d'un infini véritable, en acte, infini proprement dit qui n'a rien d'imaginaire, Cantor va soutenir qu'il faut au préalable effectuer une opération de coupure qui est aussi une nomination.

Cantor et là réside la radicalité de son geste, va se donner oméga, le premier nombre transfini qui est le premier nombre intervenant après toute la série d'entiers naturels énumérés. Le premier nombre transfini n'est donc pas le dernier d'une énumération interminable mais le premier à venir après et, c'est fondamental à comprendre, la distance entre oméga, dernière lettre de l'alphabet grec, et tout nombre de la série n des entiers naturels est infinie.

Oméga, premier ordinal infini n'a pas de prédécesseur. Ultérieurement, Cantor dégagera aleph, premier cardinal infini et première lettre de l'alphabet hébraïque qui transcende, pour Claude Vigée, l'infirmité de la créature mortelle. Le terme cardinal désigne la puissance, le nombre des éléments finis ou infinis d'un ensemble considéré dans sa totalité. L'ordinal prend en compte l'ordre dans lequel on énumère les éléments de l'ensemble les uns après les autres.

Cantor, parlait de ses « expériences intérieures mathématiques » et il déclarait être allé vers les transfinis « avec un véritable plaisir » qui contraste avec l'horreur et la fin de non — recevoir évoquées précédemment : *Vade retro infiniti*.

Dans le moment de sa découverte, Cantor s'en est allé chercher

du côté de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie catholique de quoi en suturer le sens, l'énormité touchant l'existence d'un infini en acte. Cantor était assuré que sa théorie lui avait été dictée par une origine plus puissante, d'origine divine. En extrayant le transfini Cantor se posait comme le scribe, le messenger de Dieu. Cantor, notez le, distingue un transfini justiciable du calcul mathématique et un infini inaccessible, absolu qui n'est pas susceptible de croissance numérique et qui reste mathématiquement indéterminable. Cet infini absolu, hors symbolisation donc, au — delà des transfinis, Cantor va le désigner comme intelligence divine, comme le Dieu Un et Trine de la tradition catholique. Cantor va même s'adresser au pape Léon XIII pour lui signifier, un temps, son accord plein et entier à l'enseignement dogmatique de la sainte église romaine catholique — la religion vraie selon Lacan.

Dans la problématique infinitiste de Cantor, une partie peut ainsi s'équivaloir au tout et contrevenir au 5^e axiome des Éléments d'Euclide pour lequel « Le tout est plus grand que la partie ». Avec Cantor, c'est le fini qui présuppose l'infini et non pas l'inverse — grandiose renversement de perspective. S'ouvre alors — et je ne m'avancerai pas plus avant dans cet abîme — la question de l'existence de Dieu et le rapport infinitiste de la partie au tout — Vertige de l'amour, infinité du langage en acte, autrement dit puissance infinie du Verbe...

Cependant, la liberté de Cantor, son audace inouïe, sa capacité d'affronter la vacuité du symbolique, le trou du réel, eut un coût élevé, celui de son effondrement psychique après une stabilisation de sa psychose durant plus de 10 ans. Cantor, en 1884, en 1899, et à de nombreuses autres reprises, fut sujet à des dépressions — terme vague, à des délires et hospitalisé pour des troubles mentaux et cela jusqu'à sa mort en 1918 — au moment où l'Europe tout entière sortait d'un long délire, vertige de la mort — engloutissement, jouissance extrême.

Plusieurs facteurs, plusieurs « mauvaises rencontres », peuvent rendre compte du destin funeste du mathématicien allemand. L'on peut avancer tout d'abord, et c'est là un élément central, que face au succès de sa théorie le mathématicien décompense et présente une *folie du succès*. Le succès pour Cantor est l'un des signifiants majeurs de sa vie, constamment exigé par son père, père que le mathématicien s'efforcera de combler en s'en faisant l'objet de jouissance.

Cantor, pour sa part, attribue l'une de ses crises à un affaiblissement consécutif aux critiques de Kronecker, professeur de mathématiques à Berlin, disant de l'œuvre de Cantor qu'elle était « charlatanisme, bonne blague ou sophistique mathématique ». Cette critique sans appel, là où Cantor espérait un soutien, une reconnaissance, et en avait besoin, eût certes d'un côté une composante persécutrice tout en limitant de l'autre un succès qui plaçait Cantor face à la question de la paternité, père des ensembles, livré à la jouissance de l'Autre, responsable d'avoir créé ex nihilo une nouvelle théorie. Je pense ici au poète Paul Celan qui fut terriblement affecté pour ne pas dire ravagé par la campagne de diffamation et les critiques infondées lancées contre lui par la veuve du poète Yvan Goll, qui accusait Celan de plagiat. Je vous renvoie pour cela au séminaire de l'AEFL « Le moment de conclure et après » de l'année 2002 — 2003.

Un autre élément exige d'être pris en considération. Il concerne l'intérêt passionné que Cantor, comme de nombreux autres auteurs d'ailleurs, porta à la question de l'identité de William Shakespeare.

Dans des publications à compte — d'auteur publiées entre 1896 et 1897, Cantor s'ingénia — s'acharna à démontrer que l'auteur de Hamlet et du Roi Lear n'était autre que le philosophe et homme d'état anglais Francis Bacon, figure identificatoire idéale imaginaire que Cantor considère comme l'un des plus grands génies du christianisme.

La question de l'identité du dramaturge anglais a été posée de nombreuses fois et n'a rien d'insensé, Freud lui — même déclarait n'être point assuré de l'identité de Shakespeare mais sa position s'arrêtait là. Cantor, lui, pour prouver la véracité de sa thèse n'hésitera pas à développer des interprétations proprement folles, notamment en s'appuyant sur la littéralité de poèmes écrits en latin sur Bacon après sa mort. Cantor, en un effet de pousse à l'interprétation, va jouer sur des signifiants afin exclusivement de leur faire avouer de façon délirante la vérité supposée sur Bacon Shakespeare — la paternité des œuvres de Shakespeare étant attribuée en un douloureux forçage à Bacon. Apparaît là, à travers la question de l'identité et sur laquelle s'acharne Cantor, un défaut de la nomination qui est aussi un défaut dans la fonction du Nom — du — Père. Et lorsque les érudits de la société Shakespeare allemande déclarèrent en 1899 que « la théorie Bacon — Shakespeare est une lamentable divagation de la littérature sur Shakespeare à laquelle il ne faut désormais ne plus accorder aucune attention », on mesure le choc pour Cantor de cette prise de position sans appel qui ne permet plus de masquer le vide de la forclusion.

Pour Cantor, comme pour tout un chacun, la question de la paternité est décisive, d'autant que dans certaines de ses phases de délire paranoïaque Cantor, face à une identification primordiale vacillante, s'attribuera des filiations royales, Nicolas II de Prusse ou Henri VIII d'Angleterre par exemple. Et cela dès lors que se produisit l'ébranlement de ce qui permettait à Cantor de parer à la carence de la fonction paternelle, Cantor ne pouvant assumer la position paternelle qu'il se devait d'avoir vis — à — vis de ses élèves et disciples en tant que père spirituel des transfinis. Schreber, lui, doit occuper une place paternelle en devenant président de la cour suprême alors même qu'à la question de la paternité rien ne répond dans l'Autre puisque manque le signifiant du Nom du Père.

Rappelons ici la métaphore lacanienne : « Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. Mais alors il n'est plus question qu'il en manque un seul, sinon ça va très mal. Il se peut qu'au départ il n'y ait pas assez de pieds au tabouret mais qu'il tienne tout de même jusqu'à un certain moment, quand le sujet à un certain carrefour de son histoire biographique est confronté avec ce défaut qui existe depuis toujours. »

Dans « Savoir et vérité » Lacan évoquera le drame subjectif du savant allant parfois jusqu'à la folie, le drame de Cantor notamment. « Ce drame, continue Lacan, a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Œdipe. »

Dans ses travaux, Cantor va rencontrer et faire advenir un savoir nouveau, inédit, qui n'était pas déjà là et qu'aucune autorité, aucun auteur ne garantissait. Durant une période, Cantor a dû et pu affronter la vérité d'un réel, à ce titre Cantor a mis en crise le savoir de son temps en introduisant avec les transfinis une mutation sans précédent. Ce franchissement du savoir qu'accomplit Cantor va cependant le

confronter au vide, à l'incomplétude de l'Autre. Cette confrontation dramatique va se combiner au manque de soutien de ses pairs, à l'exigence déçue d'un appui symbolique et à la défaillance de la suppléance que lui fournissait le travail de la lettre mathématique, réel nouant l'imaginaire et le symbolique avant de céder. Cantor se heurta en effet dans ses recherches à ce qu'on appelle l'indécidabilité de l'hypothèse du continu, liée à des considérations touchant la topologie de la droite réelle, aux points répartis sur la droite et aux nombres réels, ainsi qu'au problème de paradoxes inhérents à la théorie des ensembles. Face à ces difficultés irrésolues, le projet de Cantor visant à produire une complétude de l'Autre des nombres trouva par là son impossible ; la structure symbolique est trouée, non totalisante, inconsistante. A ce stade, le nouage des différents éléments de la subjectivité de Cantor ne tiendra plus ; s'en suivra une désintringement qui caractérise la psychose avec un retour dans le réel, erratique, désarrimé, de l'objet a, Cantor lors de ses internements couvrant en un geste provocateur les murs de sa chambre, et ses manuscrits avec ses excréments. Cantor se met également à chanter de façon insupportable pour son entourage familial et médical le signifiant *Cantor* du nom propre du savant passant, à la lettre, dans le réel, via l'objet *voix*.

Pour conclure sur la folie de Cantor, guidé dans son approche de l'infini par sa structure, potentiellement psychotique puis s'actualisant, et dans le même registre, on peut rappeler plus récemment le cas du mathématicien John Nash, prix Nobel de mathématiques en 1996 et sur la vie duquel un film a été réalisé. Nash déclara que le déclenchement de sa psychose lui ouvrit le champ de trouvailles mathématiques et que son inventivité cessa lorsque sa psychose fut stabilisée. La question posée par Nash à des psychiatres portait sur ce que serait une guérison de la psychose qui n'entraînerait pas un déficit des capacités de production et d'invention d'un sujet, un abrasement de ses capacités créatrices, comme c'est parfois ou souvent le cas avec la chimie et la clinique sous substance qui évacuent le sujet avec l'eau du bain...

Freud considère la question de l'infini comme liée à un problème de délimitation du moi, le fameux *sentiment océanique* ou par le biais de la religion, infini divin, infini paternel.

Lacan manifeste un grand intérêt pour le rapport de la vérité et du savoir, pour le discours mathématique qui touche au plus près du réel et pour les transfinis, notamment en énonçant « Y'a d'l'Un », divisé entre l'un unaire qui connote la différence à l'état pur et l'un unien qui sert à fonder la fonction d'exception du père.

Il ne faut pour autant oublier à aucun moment que Lacan a souligné qu'il existe pour l'infini et pour la jouissance une même interdiction. « La jouissance est interdite à qui parle comme tel », et avec le mode des transfinis la place de l'exception devient inconsistante, elle se perd et peut advenir un délire à la Cantor. Ainsi, Freud et Lacan demeurent tous les deux finitistes au sens où il n'y a pas pour l'analyse d'infini actuel tel que le soutenait Cantor pour les mathématiques. Le monde des signifiants d'une langue est fini, à l'infini se trouve le signifiant d'exception, le père freudien à la fois Nom du Père qui organise la signification et le phallus signifiant de la jouissance. Entre les deux, se déploie l'infini potentiel, infiniment grand, où peut se manifester en certaines occurrences la création de signifiants nouveau,

« transfini » par exemple, avec le risque d'une destitution subjective corrélative à cette advenue scientifique qui dépasse les bornes du connu.

S'il fallait actualiser le nombre transfini de Cantor ce serait singulièrement dans le cadre de l'un des destins de la pulsion, la sublimation que celui — ci pourrait trouver sa place : infinitisation du sujet. Une œuvre d'art — une peinture, un livre — s'inscrit certes nécessairement dans la série sans fin dont elle fait partie, mais à laquelle, de par sa singularité absolue, s'il s'agit d'une grande œuvre, elle échappe. Incomparable, incommensurable, hors quantification, échappant au temps, elle ne peut être mesurée à rien, on ne peut en trouver aucune qui lui soit supérieure. Je pense ici, par exemple, au geste de coupure de Marcel Duchamp et à son nominalisme pictural, désignant art ce qui jamais avant lui ne l'avait été, un urinoir, un porte — bouteille, à celui de Philippe Sollers écrivant Paradis, à la musique incomparable de Giacinto Scelsi, à d'autres encore, s'affranchissant dans leur œuvre, par leur œuvre de cette inhibition, de cette peur de l'infini qui bride la plupart des parlêtres.

Enfin, parmi les objets a dénombrés par Lacan, l'objet voix peut être dit de l'ordre du transfini en ce que la pulsion invocante peut se répéter indéfiniment jusqu'aux prolongements transfinis des nombres : « soleil voix lumière écho des lumières soleil cœur lumière rouleau des lumières... », offre à moduler au lecteur de son texte, le Cantor Sollers à l'entrée de Paradis II. L'infini, à bon entendeur salut, est aussi une question d'oreille.

Précisément, venue de *l'abîme*, terme par lequel Cantor désigna un jour ce qu'il entendait par « ensemble », soyez attentifs à la voix *d'outre — fini* de Lautréamont « Ô mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées depuis que vos savantes leçons plus douces que le miel filtrèrent dans mon cœur, comme une onde rafraîchissante. Il y avait du vague dans mon esprit, un je — ne — sais — quoi épais comme de la fumée, mais je sus franchir religieusement les degrés qui mènent à votre autel, et vous avez chassé ce voile obscur comme le vent chasse le damier. Vous avez mis à la place une froideur excessive, une prudence consommée, une logique implacable. »

À celle de Duns Scot, le « docteur subtil » franciscain : « La théologie est la science de l'être singulier dont l'essence est individualisée par le mode de l'infinité ». À celle encore, d'une formidable actualité, de Baltazar Gracian et sur laquelle, pour *infinir*, *s'ouvrira* cette communication « Soit l'action, soit le discours, tout doit être mesuré au temps. Il faut vouloir quand on le peut, car ni la saison, ni le temps, n'attendent personne ».